

le flibustier du régime annexioniste, et, même entre les bras de Mazzini, l'incarnation et l'âme damnée de la révolution italienne. Le malheureux roi Victor Emmanuel, voit lui-même plus que jamais qu'il ne règne plus, à bien dire, mais à sa place règnent l'anarchie et les sociétés secrètes, qui le mèneront, c'est la pensée générale aujourd'hui, à ne recueillir de son ambition ou de son ignorance de tous principes que la perte même de son petit royaume de Sardaigne; auquel, on sait, on l'a fait renoncer pour accepter solennellement la couronne illusoire du prétendu royaume d'Italie.

Le reste de l'Europe, l'Asie elle-même sur plusieurs points les plus importants, ainsi que notre double Amérique, continuent, elles aussi, d'être agitées par des guerres civiles ou des révolutions. Chez nos voisins, les combats deviennent plus sanglants, et l'on semble se chercher tout de bon pour vider enfin par de grandes batailles la querelle fratricide qui les divise. D'un autre côté, on parle d'un trône à élever, au Mexique, en faveur d'un prince européen. C'est ainsi que la non-intervention et l'amour des nationalités se plaisent à se contredire. On laisse abattre, en Europe, les trônes légitimes devant l'usurpation et la révolution pour en improviser en Amérique, bon gré, mal gré. Cela s'appellera le suffrage universel, voilà tout le secret. Mais les puissances européennes; la France la première, auront bientôt assez à faire chez elles, si la révolution qu'elles ont servie arrive à ses fins avant que ce nouveau droit des gens s'établisse à fond partout.

Il ne nous reste plus qu'à terminer cette revue en disant aux cultivateurs ce qui peut les intéresser dans le discours du Trône prononcé à l'ouverture du Parlement Provincial :

1. Nous y lisons que Sa Gracieuse Majesté, notre Reine Victoria, à l'ouverture des Chambres, en Angleterre, a reconnu hautement la loyauté des canadiens envers la mère-patrie ;

2. Que le Gouvernement Français est décidé à favoriser la construction des vaisseaux en ce pays, en les mettant sur le même pied que ceux construits en Angleterre ;

3. Que la réponse à la demande faite au Gouvernement Anglais d'aider les provinces coloniales, dans la construction du chemin de fer de Québec à Halifax, n'est pas encore connue ; mais l'espérance que cette aide sera accordée est générale ;

4. Que l'Angleterre permet le libre échange entre les provinces britanniques, si celles-ci désirent adopter ce régime ;

5. Que les Chambres auront à s'occuper d'organiser la milice ;

6. Enfin que d'autres mesures d'utilité publique seront soumises à la considération de nos représentants.

Chacun apprendra avec plaisir la nomination d'un Ministre d'Agriculture, de colonisation, etc., car c'est un bienfait public incontestable.

Soins à donner aux Veaux.

Voici la saison où chaque agriculteur aura à s'occuper de l'élevage ou de l'engrais des veaux, en conséquence nous croyons leur être agréable en leur donnant un court entretien sur ce sujet. Pour prévenir les objections qui pourraient nous être faites, nous allons donner la parole à trois cultivateurs qui feront et résoudre eux-mêmes ces objections. Nous les supposons réunis chez l'un d'entre eux, qui depuis longues années cherche dans les livres et journaux agricoles les moyens d'améliorer sa terre et ses races d'animaux. Mais avant de les faire entrer en scène, nous devons rappeler à nos lecteurs que chaque cultivateur doit avoir un nombre de pièces de bétail proportionné à l'étendue de sa terre, qui ne peut produire avec abondance qu'autant qu'elle sera abondamment engraisée ; et le moyen de la fumer si le bétail n'est pas assez nombreux. Entre tous les animaux, la vache doit être préférée à cause des produits de toutes sortes qu'elle procure. Il faut donc élever le plus grand nombre de veaux possible, mais il ne faut pas les accepter indifféremment. Il faut choisir ceux qu'une belle apparence recommande. Quant aux autres, préparez les pour la boucherie. Maintenant, écoutons nos interlocuteurs impatients de faire montre de leur savoir.

Après les saluts d'usage et les lieux communs sur le beau ou le mauvais temps, un des visiteurs que nous nommons Nicolas, dit à son hôte, nommé Paul :

Nicolas—Ami, bonne nouvelle, v'la du fruit nouveau. C'matin sans m'désier le moins du monde, j'vas à l'étable, j'ouvre la porte et j'aperçois un veau à moitié haut comme sa mère.— Aussitôt que j'me dis : faut partager le joie avec la bonne femme.—Qui fut dit fut fait ; dans deux sauts me v'la à la maison, en revenant il m'en fallut au-delà quatre, car j'avais ma vieille à traîner. Z'elle admire, j'admirons tous les deux ; mais cet instant de joie est suivi de tristes réflexions : C'est beau, c'est gentil, dit Josette, mais ça ne durera pas plus cette année que les autres.—C'est beau au commencement, pis, au bout de queu'ques jours, de queu'ques semaines, ça devient chétif, ça le poil long, la queue fine, les os leur percent la peau—c'é tout rabougris—et avec ça, 'heureux si on peut les empêcher de nous donner une peau pour le garde-grain.

C'est vré ! que j'lui dis, on est toujours attrapé comme ça ; ça commence ben, pis ça finit mal. Mais c't'année j'allons consulter l'ami Paul.—Et j'venons voir, pour voir si nous verrons que vous êtes plus fin que nous deux ma femme. T'as toujours des veaux à fendre avec l'ongle, ça fait envie. Toé aussi l'voisin Baptiste, tu pourras dire ton mot ; car pour pas valoir Paul, tes veaux valent mieux que moé.

PAUL—Ami, je te félicite de ton agréable surprise de ce matin. Puisses-tu cette année avoir plus de succès que les années précédentes, car jusqu'ici, il faut l'avouer, tu n'as pas été heureux. Mais, mon brave, soyons de bon compte, et dis si tu n'es pas l'instrument de ton malheur ? Voyons, comment traites-tu ces petits animaux ?

NICOLAS—J'ai presque honte de raconter ce qui se passe